

« JOUER AVEC LES MOTS »

ENTRETIEN AVEC PETITE POISSONE

PROPOS RECUEILLIS PAR MATHILDE LAFOND - AVRIL 2025

PRESENTATION

Petite Poissone, de son vrai prénom Emmanuelle, est une artiste, illustratrice, *street artist* et poétesse française née dans la région grenobloise en 1976. Formée aux Beaux-Arts de Caen¹, c'est d'abord par le graphisme qu'elle fait son entrée dans le monde artistique. Passionnée de bande-dessinée, elle s'essaiera à différentes formes d'art, notamment au dessin, à l'écriture, à la micro-édition ou à la sculpture², avant de s'adonner principalement au street art, qui la fascine depuis toujours. Aujourd'hui, ce qui lui vaut sa notoriété, ce sont surtout les petits textes qu'elle sème depuis 2011 dans les rues de Grenoble, de Lyon, de Paris ou de Marseille, et qui marquent les passants par leurs tournures denses, drôles et décalées. D'abord anonymes, ils sont ensuite signés de son pseudonyme, « petite poissone », référence à une comptine pour enfants qui dit la volonté de l'artiste de ne pas se prendre au sérieux. Pourtant, son œuvre est traversée par ses convictions politiques : féministe, écologiste, militante de gauche, elle mêle régulièrement ses engagements à ses textes. Elle soutient d'ailleurs dès 2020 le mouvement ATD Quart monde³, visant à éradiquer la pauvreté extrême. Rechercher la rupture est son mot d'ordre : c'est ainsi qu'elle justifie l'usage d'une typographie très soignée, inspirée des cartels des musées, qui contraste avec sa tonalité pleine de dérision. Elle fait connaître son travail à travers des festivals et des expositions auxquels elle participe plusieurs fois par an depuis 2017, dans des lieux comme le Spacejunk de Lyon ou le Lavo//Matik de Paris⁴. Elle anime également divers ateliers d'écriture auprès d'enfants et d'adolescents pour partager son travail, qu'elle consigne dans ses carnets et sur ses réseaux sociaux. C'est d'ailleurs à partir de ces archives photographiques qu'elle a constitué deux ouvrages, *Erratum* et *Erratum opus 2*, publiés par ses soins respectivement en 2021 et en 2024⁵. Aujourd'hui, avec ses plus de soixante mille abonnés sur Instagram, Petite Poissone compte certainement parmi les *street artists* français les plus célèbres et les plus polyvalents.



L'artiste Petite Poissone dédicace son livre à Grenoble en décembre 2018, Jean-Paul Corlin, 2018.

¹ « Ce que j'aime, c'est le décalage, que ce soit dans les propos ou dans la forme », Alterinfo, 2024, consulté à l'adresse <https://alter1fo.com/street-art-petite-poissonne-rennes-142764> le 14/05/25.

² « Petite Poissone, l'artiste qui donne la parole aux rues de Grenoble », Les mondaines, 2018, consulté à l'adresse <https://lesmondaines.com/petite-poissonne/> le 14/05/25.

³ « Petite Poissone », Wikipédia, consulté à l'adresse https://fr.wikipedia.org/wiki/Petite_Poissonne le 14/05/25.

⁴ « A propos », Site officiel de Petite Poissone, consulté à l'adresse <https://www.petitepoissonne.com/apropos> le 14/05/25.

⁵ « Les parutions », *ibid.*

ENTRETIEN

SUR LA RUE ET LA RECEPTION

ML : Vous pratiquez diverses formes d'art, dont le dessin. Pourquoi avoir choisi le texte pour vous exprimer dans l'espace public ?

PP : Mon projet, au départ, était un projet éditorial. J'étais graphiste, mais je faisais en parallèle des livres en autoédition, où je publiais des textes et des dessins avec un peu d'humour. Quand j'ai eu envie de coller dans la rue, j'ai d'abord collé exactement ce que je faisais dans mes livres en édition, c'est-à-dire un dessin et un texte, un peu dans l'esprit de Glen Baxter. J'ai fait ça un soir, peut-être, mais ce n'était pas adapté à la rue, alors sans savoir pourquoi, j'ai eu envie de coller des textes et juste des textes, sans même les signer. Ce qui m'intéressait, c'était de créer une sorte de rupture en collant des textes très nets dans la rue – comme les biographies de peintres ou les textes explicatifs collés à même le mur dans les musées ou les salles d'exposition – mais qui soient décalés ou un peu drôles. Pourquoi que du texte et pas les dessins ? Je dessine et j'écris, mais je pense que si je devais choisir l'un des deux, même si ce serait dur de me passer du dessin, je garderais le texte. Pour moi, le texte est vraiment magique. Je suis amoureuse de la langue française – et si le dessin vient juste illustrer, ça ne m'intéresse pas.

ML : Le fait de diffuser vos textes dans la rue est-il motivé par un souhait de vous faire lire d'un public particulier, un public qui ne serait pas coutumier des recueils de poésie ou qui ne partagerait pas vos valeurs politiques par exemple ?

PP : Oui, complètement, et je pense que c'est pour ça que je n'ai jamais arrêté le street art. Quand je faisais des salons d'édition, je passais toujours de bons moments, mais les gens étaient surtout issus de professions intellectuelles – professeurs, instituteurs, bibliothécaires, ingénieurs etc.–, alors qu'en faisant du street art,

parmi les gens qui venaient me parler ou m'écrire sur Facebook ou sur Instagram, il y avait autant le PDG que le punk à chiens ou le boulanger. Je trouve que l'art, qu'on le veuille ou non, n'est pas accessible à tous en France : tout le monde ne va pas au musée, et la culture est encore trop considérée comme quelque chose d'élitiste, alors que le street art peut toucher tout le monde, à tout âge. Certes, je touche évidemment des gens qui ont les mêmes convictions que moi, et en même temps pas seulement. Par exemple, un des collectionneurs qui m'achète n'a pas du tout les mêmes opinions que moi, il n'aime pas les écolos, et en même temps on se retrouve sur d'autres points. C'est ce qui permet le dialogue aussi. Par contre, je pense que quelqu'un du RN n'aimerait pas ce que je fais. Je pense, j'espère presque, ne pas avoir de lecteurs du RN, mais à vrai dire j'aimerais savoir quelle serait leur réaction s'ils tombaient sur un de mes textes.

ML : Quel est le rôle de votre page Instagram dans votre œuvre ? Sert-elle à classer, immortaliser, diffuser vos textes ?

PP : Tout, en fait. Récemment, la question s'est posée de quitter Instagram, je cherche d'autres supports, d'autres médias, mais la moitié des gens qui viennent me voir pour me dire qu'ils aiment bien mon travail l'ont vu sur les réseaux sociaux. La photo est aussi importante pour moi que le collage en lui-même, car c'est la trace que je vais laisser pour les réseaux, et qui va me permettre d'en faire des livres ensuite. C'est aussi là que la plupart des gens viennent me parler et me donnent un retour direct sur ce que je fais. Ça évite d'attendre six mois pour exposer le texte qu'on a imaginé.

ML : Dans un certain nombre de vos écrits, par exemple « J'aimerais dormir dans de beaux draps avec toi » ou encore « Travailler comme une folle / Être payée comme une fille », le texte resémantise des expressions figées par l'usage. Donner à lire vos textes dans la rue, dans un

espace qui côtoie de près la langue commune du quotidien, est-il selon vous le meilleur moyen d'y parvenir ?

PP : Je le faisais déjà avant de coller dans la rue. Je suis née dans un milieu populaire dans les années soixante-dix, et j'ai grandi avec les proverbes, les chansons, les expressions populaires. J'ai toujours aimé les proverbes qui ont une signification, les formules qui sont bien trouvées. Par exemple, j'adorais les proverbes et les contes africains, les citations de Sacha Guitry, les formules de Woody Allen. Ma démarche, c'est de trouver un texte qui va réveiller trois secondes celui ou celle qui fait tous les jours le même trajet sans plus trop voir ce qui l'entoure, qui va le sortir de son quotidien. Prendre quelque chose, un proverbe, une expression ou une chanson que tout le monde a dans la tête depuis trente ans et apporter une rupture, c'est ce qui rend le texte drôle, percutant. Créer une rupture, ça permet aussi de percevoir autrement les expressions qu'on utilise sans vraiment y réfléchir, de prendre du recul par rapport à elles.

SUR LA POESIE ET LE POETIQUE

ML : Qualifieriez-vous votre travail de projet poétique ? Quelle relation entretenez-vous à la forme poétique traditionnelle ? Vos textes sont-ils pour vous l'occasion de jouer avec ces codes, de tourner son formalisme en dérision, de vous rapprocher de la chanson, ou bien éventuellement de favoriser leur mémorisation ?

PP : Je n'ai jamais trop qualifié mon travail avant que les gens s'y intéressent, notamment les journalistes qui demandent souvent quel terme utiliser. Pour moi, je ne fais même pas du street art, c'était à la mode et ce mot-là m'énervait un peu. Je ne savais pas du tout comment le qualifier car même le mot « artiste », je le trouvais pompeux et très prétentieux, alors le mot « poésie », n'en parlons pas. Avec le temps, je me suis rendu compte que la « poésie », ce n'était pas forcément pompeux, et oui, mon travail peut être poétique, car j'essaie de faire

des phrases musicales. C'est surtout la musicalité des mots qui m'importe, et une poésie est musicale, il faut qu'elle sonne bien, ce n'est pas pour rien qu'il y a des pieds. Pour autant, il y a beaucoup de second degré dans mes poèmes : ils sont en décalage avec la forme un peu académique de la poésie, cette forme presque austère, qui traite toujours des mêmes sujets. Même si je fais des poèmes d'amour avec une forme très douce, on sent que l'on s'écrase à la fin. Mais j'étais fan de poésie quand j'étais petite, je suis fascinée par les gens qui savent faire de vraies poésies, jouer avec les mots. Peut-être que je ne me sens pas autorisée à faire de la poésie sérieusement, tout comme j'ai mis longtemps à faire des textes engagés dans la rue car je ne m'en sentais pas légitime. Je fais un peu de poésie mais jamais je ne m'autoriserai à faire une poésie très sérieuse, très sombre. Je me sentirais ridicule. Je n'essaie pas de faire du Baudelaire, des poèmes plombants, tragiques ; il y a des gens qui font ça très bien, mais ce n'est pas pour moi. Ce que je veux, c'est alléger le quotidien des gens.

ML : Êtes-vous inspirée par le travail de certains poètes ?

PP : C'est toujours compliqué de savoir de quoi on s'inspire, mais j'aime bien les poèmes d'Éluard, d'Aragon, ou l'écriture de Christian Bobin, de Michel Tournier. Je vais peut-être plus m'inspirer de chansons, par exemple, j'aime beaucoup Barbara, je trouve que ses paroles sont vraiment parfaites. Je ne vais pas m'inspirer d'une personne en particulier, mais de plein de choses que je vais lire, de films que je vais regarder, ou de chansons que je vais écouter. Je les digère et je recrache. C'est assez difficile de savoir de quel texte on s'inspire exactement et heureusement, sinon ce serait du plagiat. Si je ne m'inspirais que d'une chose, ce serait des Monty Python, qui ont eu une influence énorme sur moi, Glen Baxter, dont j'adore le ton, ou Gotlib, qui a été pour moi une révélation.

ML : Vous jouez aussi régulièrement sur des ruptures de registres ou des ruptures

énonciatives, comme dans votre texte « C'est au bord du précipice qu'on voit mieux que / Hou putain c'est haut ». Ces ruptures ont-elles pour vous une valeur ludique, ou sont-elles la marque d'un traitement irrévérencieux de discours plus sérieux ? Le politique est-il toujours sous-jacent à votre écriture poétique ?

PP : Non, ce n'est pas toujours irrévérencieux. Je ne réfléchis pas en amont à ce que je vais faire, mais j'ai toujours un carnet sur moi que je remplis avec tout ce qui me passe par la tête. Parfois ça fait des phrases, des débuts de phrases que je vais finir ensuite... C'est un peu comme mon journal intime. Quand je suis amoureuse, je ne parle que d'amour, quand je suis en rupture, c'est l'inverse, quand le politique est très présent, je vais faire plus de politique, mais c'est toujours un peu féministe parce que c'est présent dans ma vie. Quand je dis « Araignée du soir / Mon cul » c'est vraiment juste pour rire, il n'y a pas de fond, ce n'est pas toujours politique. Si je peux juste faire sourire, ça me va.



Collage de @petitepoissone, consulté sur Instagram, 20/04/24.

ML : Votre choix de donner vos textes à lire dans la rue, les formules denses qui remotivent les expressions figées, mais aussi votre engagement féministe tissent un certain nombre de liens entre votre œuvre et les collages des

collectifs féministes. Ont-ils un quelconque lien de parenté avec votre travail ?

PP : C'est indépendant, même si j'ai de l'admiration pour ce que font les colleuses féministes. Je sais que parfois, elles reprennent mes slogans et j'en suis très contente et très fière. On me compare souvent à Miss-Tic⁶, et même si je trouve ça très bien ce qu'elle fait, j'ai moins d'affinités avec elle qu'avec Ben, par exemple, dans sa démarche. Je trouve que ce que font les colleuses féministes est génial, c'est souvent très bien tourné, et en plus, elles, contrairement à moi, se font maltraiter par les passants et arrêter par la police. C'est pour ça que quand on me dit que je fais de l'art engagé, ça me fait un peu rire parce que je ne prends pas beaucoup de risques à vrai dire. Quand on parle de l'adrénaline de coller, je l'ai peut-être eue les deux premières fois, mais en réalité pas vraiment.

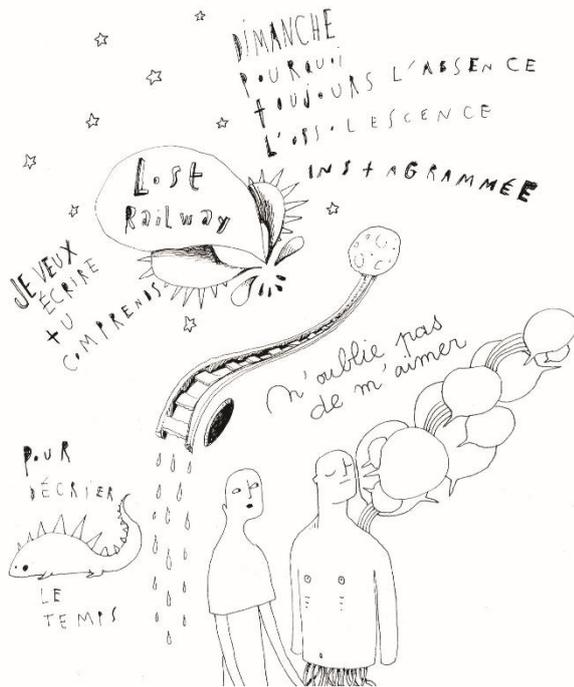
SUR L'ORIGINE DU TEXTE

ML : Comment naît un texte ? L'intention, le message politique, philosophique, anthropologique précède-t-il le jeu sur la langue, ou est-ce plutôt l'inverse ?

PP : C'est rarement l'idée d'un message qui me fait écrire. Je fais des ateliers d'écriture et mon conseil c'est toujours de ne pas essayer de faire des phrases. Le plus dur, c'est de se libérer de l'idée de vouloir faire une bonne phrase. Quand on me donne un thème pour une exposition ou un festival, je m'en imprègne, je lis des articles, je regarde des reportages pendant trois jours et après je laisse venir. Normalement, ça vient naturellement. Si je me place devant une feuille blanche, ça me bloque, comme tout le monde un peu je pense, et il n'y aura rien de bon qui sortira. Il faut laisser venir les mots, ce n'est pas si évident. Il faut sortir tout ce que l'on a dans la tête, même si on pense que c'est nul. C'est ce que

⁶ De son vrai nom Radhia Aounallah, artiste plasticienne et poétesse (1956-2022), voir <https://missticinparis.com/>, consulté le 12/05/25.

je fais dans mes carnets : sur une centaine de phrases, il y en a peut-être dix que je vais retenir.



Page de carnet de Petite Poissone, collection de l'artiste.

ML : Vous jouez avec une phraséologie quotidienne, publicitaire, politique, voire biblique. Comment sélectionnez-vous vos intertextes ?

PP : Je n'ai pas de répertoire d'expressions à utiliser. Par exemple, si je suis dans le train et que j'entends « Signalez-nous tout colis etc. », je vais noter dans mes carnets « Signalez-nous toute folie etc. » : soit ça me vient tout de suite, soit il y a peu de chance que ça me vienne après. Mais si j'ai un thème sur lequel je dois travailler, je vais chercher toutes les expressions en lien avec ce thème. Par exemple, une fois on m'a demandé de participer à un événement sur la magie, alors je cherche plein de choses sur la magie, je note chapeau, lapin, etc.

ML : Vos textes entretiennent-ils toujours un rapport critique ou réflexif avec ces intertextes, ou bien visent-ils parfois à établir un simple rapport de connivence avec le récepteur, à faire appel à une mémoire collective inconsciente ?

PP : Je veux la connivence. Je sais que je la crée avec une référence commune, normalement. Quand je parle d'amour un peu raté, je parle de quelque chose qu'on a tous vécu. Je l'ai expérimenté, car beaucoup de gens m'écrivent pour me dire qu'ils retrouvent dans mes textes exactement ce qu'ils ont vécu. Une chose dont je n'avais peut-être pas conscience au début, avant de faire du street art, c'est que mes malheurs amoureux et mes délires existentiels ne m'étaient pas propres, et à force de coller dans la rue, et que les gens me disent qu'ils ont vécu ça aussi, j'ai vu qu'on vivait tous les mêmes choses. La connivence est là aussi. Ça peut être critique, mais le remède, c'est d'en rire. Je ne suis pas dupe, même si on me dit engagée et que je fais des textes féministes, je ne pense pas faire changer d'avis celui qui est complètement misogyne. Je vais plutôt dire aux gens qui pensent à peu près comme moi qu'il y a de la misogynie, qu'il faut la dénoncer, mais si on peut le faire en rigolant, c'est quand même mieux.

ML : Est-ce parfois le lieu qui sert d'inspiration au texte ?

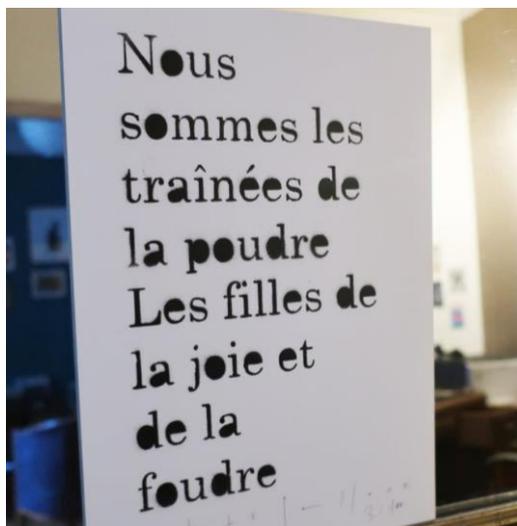
PP : Non, ce n'est jamais arrivé. Le lieu que je choisis vient souvent du hasard, et j'aime autant. Je ne fais jamais de repérage par exemple, et c'est ça qui fait que je passe un bon moment quand je colle : je pars sans avoir prédéfini de lieu, avec mon stock de textes, et il va falloir que je trouve l'endroit où tel texte va bien aller avec sa forme, sa couleur. Ça ne fonctionne jamais dans le sens inverse. Quand on a l'impression que j'ai fait le texte exprès pour cet endroit-là, ou que le lieu a été fait pour mon texte, je trouve ça génial.

ML : Un même texte peut parfois être reproduit sur des espaces de différentes tailles, couleurs, ou matières, ce qui vous oblige à en changer la mise en forme, la taille, voire la police pour l'y adapter. Voyez-vous un rapport de concurrence ou de contrainte entre le texte et l'espace, ou la surface est-elle au contraire pour vous le moyen de le repenser, de le recréer ?

PP : Non, le lieu ne contraint jamais le texte. C'est une rencontre entre un lieu où j'aimerais vraiment coller, et le texte qui pourrait convenir. C'est assez rare que je n'en trouve pas car je tire toutes les tailles, mais si je n'en ai pas, tant pis. Il y a des soirs où je ne colle pas du tout, où je rentre bredouille.

ML : Quelle place accordez-vous au rythme visuel (à l'alternance entre les blancs et le texte, et à l'organisation des mots dans l'espace) lorsque vous écrivez ?

PP : J'y accorde de l'importance, mais j'aime bien les ruptures. Je vais prendre un malin plaisir à faire un retour à la ligne inapproprié. Par exemple, si on dit « la femme de Jean-Claude », il faudrait faire le retour à la ligne avant « de », mais je fais toujours des césures après ces petits mots. J'aime bien faire mes textes à la verticale, j'écris deux mots avant de retourner à la ligne, et je m'arrange pour que le retour à la ligne ne soit pas très approprié. Il faut que le lieu soit adapté à ces ruptures-là, mais ce n'est pas difficile de trouver des espaces appropriés sur les poteaux, les vitrines etc.



Pochoir de @petitepoissone, consulté sur Instagram, 11/10/24.

ML : Est-ce que le fait que vos textes puissent être effacés ou recouverts a pour vous un sens dans votre projet artistique ?

PP : Ça m'est égal. Je ne vais pas dire que je suis contente qu'on recouvre mes textes, mais ce qui peut m'énerver c'est qu'on ne recouvre qu'un mot par exemple, que le texte soit encore apparent mais qu'il n'ait plus de sens. Mais c'est le jeu, et parfois c'est drôle quand les gens déplacent des lettres et jouent avec les textes. S'ils sont totalement recouverts, ça m'est égal, car c'est une machine qui découpe mes textes, ça ne m'a pas pris des heures. C'est différent des *street artists* qui mettent trois jours à faire quelque chose qui va être recouvert.

ML : L'un de vos procédés d'écriture semble être la paronomase, comme dans « Enragez-vous, la France a besoin de fous », « Signalez-nous toute folie qui semblerait avoir été abandonnée » ou encore « Le sexe fiable ». Ces textes semblent fonctionner sur un lapsus, ce qui interroge les liens entre votre travail et une conception surréaliste de l'inspiration poétique. Quelle place accordez-vous à la déformation involontaire ou inconsciente de la langue dans votre création ?

PP : Je suis quelqu'un de très maladroit, qui dit très souvent un mot pour un autre, et parfois le texte vient d'erreurs que je vais garder ensuite. Par exemple, je réfléchis à quelque chose, je pense un mot à la place d'un autre et je trouve quelque chose d'intéressant. Je trouve qu'en art l'accident est souvent générateur de plein de choses positives. C'est pour ça que j'aime bien Eluard, mais je reste beaucoup plus terre à terre, je vais moins loin dans l'absurde. Ce qui compte, c'est le jeu, je joue avec les mots, je joue avec les gens. ■



Collage de @petitepoissone, consulté sur Instagram, 28/02/25.

En détournant les expressions populaires par un discours ludique ou militant, Petite Poissone s'amuse avec la langue et l'espace dans des textes pleins de musicalité.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES DE PETITE POISSONE

LEVALLOIS, Didier (dir.), *69 : Universal language*, Grenoble, Critères éditions, *Opus délits*, n°69, 2017.

ERPICUM, Gabrielle, *Des vies partagées*, avec Ugo Couronneaud, Thomas Piveteau et Petite Poissone, Éditions Quart monde, 2021.

PETITE POISSONE, *Erratum*, Petite Poissone autoproduction, 2021.

PETITE POISSONE, *Erratum Opus 2*, Petite Poissone autoproduction, 2024.

PETITE POISSONE et DUBOIS, Antoine, *Hold up Ladies Part 1 Automne*, BProduction, consultable à l'adresse https://www.youtube.com/watch?v=oiy4f_lhKFg, 22/12/2013.

AU SUJET DE PETITE POISSONE

ANTOINE, Jean-Louis, *Le Mur / The Wall 2019 – 2022*, Paris, Hermann, 2022.

CHRIXCEL, THOM THOM, *Guide du street art à Paris (2022/2023)*, Paris, Éditions Alternatives, 2022.

LEVALLOIS, Didier (dir.), *69 : Universal language*, Grenoble, Critères éditions, *Opus délits*, n°69, 2017.

GRANOUX, Olivier, « L'insolente poésie street art de Petite Poissone », *Télérama*, 06/11/2018.

HAINAUT, Julie, *Petite Poissone : je ne suis pas une street artist*, Grenoble, Critères éditions, *Opus délits*, 2018.

PUJAS, Sophie, « Petite Poissone. Angoisses drolatiques », *Le Rire urbain : quand le street art fait de l'humour*, Paris, Gallimard, 2022.